

LE PAPILLON

L'APPARENCE extérieure, quelque brillante qu'elle soit, n'est nullement le reflet de qualités sérieuses.

Un papillon déployait ses ailes, volait d'un arbre à l'autre et, dans ses courses aériennes, décrivait des courbes gracieuses pour faire ressortir sa légèreté et l'éclat de ses couleurs. Les rayons du soleil faisaient briller ses ailes sur lesquelles se rencontraient le rouge du rubis, le vert de l'émeraude, la blancheur du diamant. Il se comparait aux fleurs et se disait que lui, au moins, avait conscience de sa beauté, qu'il vivait et pouvait à sa volonté aller se poser sur la rose ou la violette.

Lorsque des passants s'arrêtaient pour l'admirer, il s'élançait au-dessus de leurs têtes, et si des enfants cherchaient à l'attraper, il se tenait à distance, les faisant courir et, lorsqu'il avait assez de ce jeu, disparaissait dans le feuillage d'un arbre.

Un jour que le ciel était pur, le soleil chaud, ce papillon se reposait sur une rose mousseuse et récapitulait tout haut ses qualités.

—Le rouge de mon aile est plus vif que celui de cette rose, dit-il.

—Ma couleur est aussi appréciée que la tienne, répondit la fleur, j'ai de plus mon parfum.

—Oui, mais on t'enlève de ta branche et tu desèches.

—On me prend pour orner la chambre des jeunes filles, on m'arrose, on me soigne avec un soin jaloux, tandis que toi, si on te saisissait, ce serait pour te piquer avec une épingle et te clouer dans une collection d'insectes.

Le papillon frémit et s'envola, mécontent de la rose. Il se réfugia dans un trou où poussaient des violettes.

—Et toi, violette, es-tu aussi orgueilleuse que ta voisine ?

—La rose n'est point orgueilleuse, elle t'a tout simplement remis à ta place.

—Tu ne dois pas être contente de ta situation ? Naître et fleurir au pied des buissons, c'est triste !

—Le bon Dieu sait ce qu'il fait. Je ne me plains pas de ma condition modeste. C'est mon parfum qui attire l'attention sur moi. L'hiver, quand il pleut ou qu'il neige, les petits enfants pauvres qui vivent dans les grandes villes m'arrangent en bouquet, et c'est grâce à moi que les passants s'arrêtent et donnent aux malheureux grelottant et sans abri les quelques sous nécessaires à leur nourriture et à leur logement. Moi, blanche, je fais faire l'aumône ; par ma douceur pénétrante, j'attendris les cœurs les plus durs, et tel égoïste qui me porte fièrement à sa boutonnière, a laissé tomber une petite pièce blanche dans la main d'un infortuné. A l'église, la jeune fille qui m'a achetée et qui prie ne se doute pas qu'avec ses prières monte vers le ciel l'odeur si douce de cette violette que tu méprises.

Le léopodoptère s'élança sur une aubépine.

—A quoi es-tu utile ? Tes épines font du mal, tes fleurs ne s'achètent pas.

—C'est grâce à mes piquants que je protège les jardins contre les maraudeurs. C'est au milieu de mon feuillage touffu que les petits oiseaux font leurs nids. Quant à mes fleurs, n'en médis pas. Avec le printemps je me recouvre de nombreuses grappes neigeuses qui parfument l'air. Mes fruits ne sont pas bons pour les hommes, mais il n'y a pas que les hommes sur la terre, et tout ce monde qui gazouille si joyeusement à mon abri est heureux de les trouver lorsque l'été finit. Et puis, n'entends-tu pas les femmes du village, quand elles vont travailler aux champs, cueillir une de mes branches et dire en se signant :

Epine blanche, je te prends,
Au nom de Dieu, du St-Sacrement ;
Si je meurs sans confession,
Tu me serviras de communion ?

—Que signifient ces paroles ?

—Elles rappellent que c'est avec mes branches entrelacées que les bourreaux de l'Homme-Dieu firent une couronne et la lui posèrent sur la tête.

Le vent ayant agité le buisson, le papillon tomba à quelques pas sur une pâquerette.

—Quel est ton rôle ? demanda-t-il à l'humble fleur. Tu n'as ni éclat ni parfum.

—Mon rôle est modeste, mais je m'en contente. Si je ne suis pas aussi brillante que mes sœurs les

roses ou mes frères les lis, je complète la famille, et dans un bouquet je ne suis pas déplacée. Le jour de la Fête-Dieu, lorsque les enfants de chœur emplissent de fleurs leurs corbeilles enrubannées, ils ne me dédaignent point, et lorsque la procession suit les rues du village, ils me lancent, mêlées aux coquelicots, aux bluets, aux églantines, devant le Saint-Sacrement abrité sous le dais.

—Ces plantes sont pleines de fatuité, se dit le papillon.

Il se posa sur un cerisier superbe.

—Si ta vanité est en proportion de ta taille, dit-il à l'arbre, elle doit être énorme ?

—Je ne suis pas vaniteux, répliqua l'arbre, c'est toi qui prêtes tes défauts aux arbres. J'ai entendu ta conversation avec mes voisins, tu n'en es pas sorti à ton avantage.

—Parce qu'on te cultive pour tes fruits, tu es fier !

—Toi, on ne te protège pas, au contraire ; car tu fais partie de la grande tribu des inutiles qui vivent du travail des autres. Comme la rose, j'ai des fleurs brillantes ; comme l'aubépine, je donne des fruits que les oiseaux mangent avec délices et cela malgré les hommes ; le dôme de verdure formé par mes branches abrite des rayons du soleil et des ondées. Ma mort est regrettée.

—On te traite en esclave en grim pant sur toi pour cueillir tes fruits.

—Non. Cela m'amuse lorsque des petits garçons se font la courte échelle pour atteindre mes basses branches et arriver à mes fruits. Ils rient, ils sont heureux et me quittent enchantés d'emporter à leurs parents des paniers tout pleins de mes belles cerises rouges.

A ce moment le tonnerre gronda, la pluie se mit à tomber, une goutte d'eau atteignit le papillon qui roula de sa feuille sur le sol boueux. Quand le soleil reparut, il fallut à la pauvre bestiole plusieurs heures pour se sécher. Le papillon avait cru mourir de cette averse qui donnait un éclat nouveau aux fleurs et aux arbres qu'il traitait d'une façon si dédaigneuse quelques instants auparavant.

Cette leçon lui profita-t-elle ? Fut-il guéri de sa sottise vanité ?

AUGUSTE LEPAGE.

DIEU ET LE HASARD

UN SAVANT ET L'ILIADÉ. — OPINION D'UN PHILOSOPHE CÉLÈBRE

C'E sont des "lois aveugles qui mènent toutes choses," a-t-on dit de notre temps.

Des lois aveugles ! mais elles n'émanent d'aucun être vivant et intelligent, si elles ne voient rien et ne savent ce qu'elles font, comment peuvent-elles créer d'aussi belles choses ? Quelles œuvres admirables, à en citer deux seulement, que la nature et l'âme humaine ! Ce sont de grands artistes que les forces aveugles, si elles font de telles choses ! En vérité, c'est faire la part bien belle au hasard.

On raconte qu'un sophiste qui niait l'existence d'Homère tout en admirant ses œuvres, et qui professait en même temps un profond mépris pour le genre humain, s'avisait un jour de réunir un très grand nombre de petits cubes portant chacun une lettre de l'alphabet ; puis il invita ses amis à jeter avec lui en l'air ces petits cubes, prétendant qu'à la longue, si l'on répétait l'expérience assez longtemps, ces lettres, retombant et s'associant sans autre intervention que la force aveugle du hasard, finiraient par recomposer d'elles-mêmes l'*Iliade* ou un aussi beau poème. Bien entendu, on ne commença de se prêter à ce jeu ridicule que pour lui complaire, et on ne réussit à rien, pas même à construire un mauvais vers : le sophiste s'en prit à la lassitude et au défaut de patience.

Cependant, un écrivain fantaisiste, réfractaire aussi à la pensée d'un être ou d'êtres supérieurs pouvant influencer sur la destinée des hommes, ne s'est pas montré éloigné de supposer qu'une tentative du genre de celle du sophiste pourrait arriver à des résultats très imprévus, si l'on pouvait en poursuivre l'essai pendant une longue suite de milliards de siècles. Il n'y a rien à objecter à de pareilles hypothèses : l'épreuve ne s'en fera jamais.

Mais que d'efforts étranges et de toutes sortes pour chercher à contredire l'idée si simple de l'existence du créateur divin, admise jusqu'à nos jours par toutes les nations, anciennes ou modernes ! A défaut de foi, le bon sens ne devrait-il pas suffire pour dire, avec un philosophe d'ailleurs très hostile aux superstitions (1) :

" Il me paraît toujours absurde de faire dépendre l'existence de Dieu d'a plus b divisé par z... Où en serait le genre humain s'il fallait étudier la dynamique et l'astronomie pour connaître l'Être suprême ? Celui qui nous a créés tous doit être manifeste à tous, et les preuves les plus communes sont les meilleures, par la raison qu'elles sont communes ; il ne faut que des yeux et point d'algèbre pour voir le jour.

" Dieu a mis à notre portée tout ce qui est nécessaire pour nos moindres besoins ; la certitude de son existence est notre besoin le plus grand. Il nous a donné assez de secours pour le remplir... Mille principes se dérobent à nos recherches, parce que tous les secrets du créateur ne sont pas faits pour nous." (2)

" Je serai toujours persuadé qu'une horloge prouve un horloger, et que l'univers prouve un Dieu." (3)

ÉD. CH.

COMMENT PAYER UNE MÈRE

UN bon père de famille tenait le langage suivant à sa fille, charmante enfant de dix ans, qui était plutôt inclinée à passer son temps à lire des romans et faire de la musique que d'aider aux soins de la famille.

" Ma chère fille, dit-il, ne remarques-tu pas chez ta mère une apparence de fatigue, voire même d'anxiété ? Naturellement, ce n'est pas toi qui en es la cause, mais tu pourrais y remédier. Veux-tu me faire un grand plaisir ? Bien, demain matin tu te lèveras à bonne heure et prépareras toi-même le déjeuner ; lorsque ta mère se lèvera, tu courras au devant d'elle et lui donneras sur la bouche un beau gros baiser. Tu ne saurais t'imaginer comme ça la rajeunira, que lorsque tu verras son doux visage enluminé par la joie et la surprise ; d'ailleurs, ma chérie, tu lui dois quelques baisers. Ah ! oui, je me rappelle ; quand tu étais toute petite, malade, le visage boursoufflé, l'haleine fiévreuse, eh ! bien alors, ta chère mère t'embrassait, quand d'autres te fuyaient, te couvrait de baisers en te serrant sur son cœur. Et pourtant alors, tu n'étais pas la jeune fille charmante que tu es maintenant. Et puis, pendant toutes les années de ton enfance, c'était encore elle qui était toujours prête, par la magie du baiser d'une mère, à guérir tes pauvres petites mains sales et potelées, blessées par les premières ronces qu'elles rencontraient sur le chemin de la vie. Aussi, les baisers de minuit qui plus d'une fois chassèrent quelques mauvais rêves qui te faisaient t'agiter sur ton lit. Tous ces baisers sont à intérêts depuis des années. Certainement, ta mère n'est pas aussi jolie que toi, ma petite, si tu avais seulement fait ta part d'ouvrage pendant les dix années passées, le contraste ne serait pas aussi remarquable. Son visage a beaucoup plus de rides que le tien, oui, beaucoup ; mais, si tu tombais malade, il t'apparaîtrait aussi beau que celui d'un ange, car tu le verrais penché sur toi, chaque fois que tu ressentirais le moindre besoin, et ses rides te paraîtraient alors comme autant de reflets de la bonté même, se chassant les uns les autres sur son visage chéri. Hélas ! elle nous quittera un de ces jours. Toutes ces fatigues finiront par l'user si on ne les enlève. Ces pauvres mains rudes, qui ont fait tant de choses nécessaires pour toi, seront croisées sur sa poitrine. Ces lèvres négligées qui te donnèrent le premier baiser, à toi, bébé, seront pour toujours closes, et ces pauvres yeux chagrins et fatigués se seront ouverts dans l'éternité, alors ma fille, tu apprécieras ta mère, mais il sera trop tard pour sa joie à elle et pour ton bonheur à toi."

(1) Voltaire.

(2) Lettre à un mathématicien allemand, Koenig (1753).

(3) Lettre à M. Martin Kohle.